

JACQUES DE RANDOL.

Je ne me trompe pas, soyez-en sûre.

MADAME DE SALLUS.

Si, vous vous trompez. Mon mari, adis, m'a négligée, abandonnée, me trouvant niaise, sans doute. Maintenant, il me trouve mieux et revient à moi. Rien de plus simple. Tant pis pour lui, d'ailleurs, car il ne tenait qu'à lui que je fusse une honnête femme, toute ma vie.

JACQUES DE RANDOL.

Madeleine!

MADAME DE SALLUS.

Eh bien! quoi?

JACQUES DE RANDOL.

Cesse-t-on d'être une honnête femme quand, rejetée par l'homme qui a pris charge de votre existence, de votre bonheur, de votre tendresse et de vos rêves, on ne se résigne pas, étant jeune, belle et

pleine d'espoir, à l'éternel isolement,  
à l'éternel abandon ?

MADAME DE SALLUS.

Je vous ai déjà dit qu'il y a des  
choses auxquelles il ne faut point  
trop penser. Celle-là est du nombre.  
(On entend deux coups de timbre.) C'est mon  
mari. Tâchez de lui plaire. Il est  
fort ombrageux en ce moment.

JACQUES DE RANDOL, se levant.

Je préfère m'en aller. Je ne l'aime  
guère, votre mari, pour beaucoup  
de raisons. Et puis, il m'est pénible

d'être gracieux pour lui, que je mé-  
prise un peu, et qui aurait le droit  
de me mépriser beaucoup, puisque  
je lui serre la main.

MADAME DE SALLUS.

Je vous ai bien dit que tout cela  
n'est pas très propre.